

## Insaisissable Algérie. Francis Ponge et Henri Calet aux rencontres de Sidi-Madani. Des rencontres culturelles ultramarines

SCHMITT Michel P.\* 

Université Lumière – Lyon 2, France

michel.schmitt46@orange.fr

Reçu: 23/08/2023,

Accepté: 25/09/2023,

Publié: 15/11/2023

### Elusive Algeria. Francis Ponge and Henri Calet at the Sidi-Madani Meetings. Overseas Cultural Encounters

**ABSTRACT:** *In the fall of 1947, the Algerian Service for Youth Movements and Popular Education invited metropolitan artists and writers to Sidi Madani near Blida for cultural meetings. The announced program allowed the guests plenty of free time to continue their personal work. Henri Calet and Francis Ponge seized the opportunity, the former to complete his narrative "Le Tout sur le tout" (published in 1948), and the latter to delve deeper into a literary theory he had been developing for some time. At the same time, both men took notes on what they saw in Algeria. In a volume titled "Mes impressions d'Afrique," we have collected Calet's unpublished notes (PUL, 2019). Ponge, on the other hand, wrote "My Creative Method," "Pochades en Prose," and "Le Porte-Plume d'Alger," three texts published in Volume I of his Complete Works (Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1999). The article presents these meetings in Sidi-Madani and questions the colonial stereotypes that influenced the perception of the two writers. It then compares two writings on the same subject, leading to the ethical and political stance of the two men as culturally foreign individuals in a country that, at that moment in history, was French.*

**KEYWORDS:** CALET, PONGE, Sidi-Madani, Cultural Meetings, Intellectual Position

**RÉSUMÉ :** *À l'automne 1947, le Service algérien des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire invita à Sidi Madani près de Blida, des artistes et écrivains métropolitains pour participer à des rencontres culturelles. Le programme annoncé laissait aux invités beaucoup de temps libre pour poursuivre leurs travaux personnels. Henri Calet et Francis Ponge se saisirent de l'occasion, le premier pour achever son récit *Le Tout sur le tout* (publié en 1948) ; le second pour approfondir une théorie littéraire amorcée depuis longtemps. En même temps, les deux hommes prirent des notes sur ce qui leur était donné à voir en Algérie. Dans un volume intitulé *Mes impressions d'Afrique*, nous avons rassemblé les notes inédites de Calet (PUL, 2019). Ponge quant à lui rédigea « *My creativ method* », « *Pochades en prose* » et « *Le Porte-plume d'Alger* », trois textes publiés dans le volume I de ses *Œuvres complètes* (Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1999). L'article présente ces rencontres de Sidi-Madani et s'interroge sur les clichés coloniaux qui orientent la perception des deux écrivains. Puis il compare deux écritures autour d'un même sujet, pour déboucher sur la position éthique et politique des deux hommes, en situation objective d'étrangers culturels en un pays qui, à ce moment de l'histoire, était français.*

**MOTS-CLÉS :** CALET, PONGE, Sidi-Madani, Rencontres culturelles, Position de l'intellectuel

\* Auteur correspondant : SCHMITT Michel P., michel.schmitt46@orange.fr

À l'automne 1947, le Service algérien des Mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire en Algérie, dirigé par Charles Aguesse assisté de Christiane Faure (sœur aînée de Francine Camus), dépendait de la Direction générale de l'Éducation nationale directement liée au Gouvernement Général de l'Algérie. Il organisa une importante manifestation littéraire et artistique à Sidi-Madani (12 km de Blida, 60 km au sud-ouest d'Alger)<sup>1</sup>. Charles Aguesse envoya une série d'invitations adressées à des personnalités métropolitaines issues du monde des lettres, de l'art et du spectacle. Toutes ne sont pas venues. Les organisateurs avaient pensé à Raymond Aron, Simone de Beauvoir, André Breton, Jean Guéhenno, Jean-Paul Sartre, Vercors, mais ceux-là déclinèrent l'offre. Seulement un quart des écrivains et artistes métropolitains répondirent positivement à l'invitation. Parmi les invités « indigènes », qui eux non plus ne vinrent pas tous, se trouvèrent le jeune Mohamed Dib, qui saluera « l'heureuse réussite de l'initiative » qui a « travaillé à la création de nouveaux liens entre métropolitains et algériens »<sup>2</sup>

Quant à eux, Henri Calet, Jean Cayrol<sup>3</sup>, le sculpteur Marcel Damboise<sup>4</sup>, Louis Guilloux<sup>5</sup>, le peintre Eugène de Kermadec<sup>6</sup>, Michel Leiris<sup>7</sup>, Louis Parrot<sup>8</sup>, Francis Ponge et Jean Tortel<sup>9</sup> se rendirent en Algérie, entre novembre 1947 et mars 1948. Des Français d'Algérie vinrent aussi, comme Jean Sénac<sup>10</sup> ou André Mandouze<sup>11</sup>. Albert et Francine Camus quant à eux logèrent à Sidi-Madani du 2 au 13 mars. L'auteur du *Mythe de Sisyphe*, tout auréolé de son action de résistant au journal *Combat*, revenait des États-Unis et il venait de donner une importante conférence à Alger. Parallèlement, il travaillait pour Jean-Louis Barrault sur une adaptation cinématographique et théâtrale de *La Peste*, qu'il venait de publier. Au-delà de l'échange interculturel, la formule voulait témoigner « devant le monde », « pour la pensée française », et poursuivait l'objectif politique de raffermir les liens entre une intelligentsia métropolitaine et les représentants de l'autorité administrative, militaire de ce département éloigné.

<sup>1</sup> V. Jean Déjeux, « Les Rencontres de Sidi-Madani (Algérie), janvier-mars 1948 », dans la *Revue de l'Orient musulman et de la Méditerranée*, n°20, 2<sup>e</sup> semestre 1975.

<sup>2</sup> Cité dans : Jean-Claude Xuereb, « Albert Camus et les rencontres de Sidi-Madani », *Bulletin de la Société des Études Camusiennes*, n°57, janvier 2001.

<sup>3</sup>Jean Cayrol (1910-2005), poète et romancier, avait été profondément marqué par son internement au camp nazi de Mauthausen. Ce qui lui inspira les *Poèmes de la nuit et du brouillard*.

<sup>4</sup> Marcel Damboise (1903-1992), lauréat d'une bourse de la Villa Abd-el-Tif, était parti en Algérie où il avait rencontré Camus. Après s'être engagé sur le sol métropolitain dans la Résistance, il retourna en Algérie.

<sup>5</sup>Louis Guilloux (1899-1980), romancier, avait connu la célébrité avec *Le Sang noir* (1935), qui témoignait de ses convictions révolutionnaires et de sa révolte contre les souffrances des plus démunis.

<sup>6</sup>Eugène de Kermadec (Voir plus bas).

<sup>7</sup> Michel Leiris consigne ses réflexions politiques, ethnologiques et philosophiques dans son *Journal*, aux pages qu'il consacre à son séjour à Sidi-Madani. Il y arriva alors que Calet avait déjà rejoint le Maroc. Voir : Michel Leiris, *Journal 1922-1989*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris, NRF, Gallimard, 2003. La date du 20 janvier 1948 est particulièrement significative.

<sup>8</sup> Louis Parrot (1906-1948), autodidacte, ami de de Paul Eluard et résistant (v. *L'Intelligence en guerre, géographie nocturne*, Nîmes-Paris, Librairies La Palourde et Vignes, 2001), fut à la fois poète et romancier, essayiste, journaliste et traducteur.

<sup>9</sup>Jean Tortel (1904-1993), poète et ami intime de Ponge, fut un des principaux collaborateurs de la revue des *Cahiers du sud*.

<sup>10</sup>Jean Sénac (1926-1973) : poète et libertaire, il épousa la cause de l'indépendance algérienne.

<sup>11</sup>André Mandouze (1916-2006) est universitaire, journaliste et militant anticolonialiste.

La lettre d'invitation était explicite. Les invités trouveraient « dans ce pays un lieu de retraite favorable à leur travail et à leur pensée ». On leur proposait de « prendre un agréable repos », de participer à quelques réceptions mondaines, de discuter les uns avec les autres. La formule mettait l'accent sur la grande liberté dont ils jouiraient quant à leur emploi du temps. Elle leur permettrait de discuter entre eux de leurs activités d'écriture et aussi d'échanger avec des étudiants « musulmans », pour évoquer les questions culturelles, politiques et religieuses de l'outre-Méditerranée. Invitation séduisante en cette période très sombre, même quand on n'avait jamais manifesté d'intérêt particulier pour l'Algérie : vacances ensoleillées au seuil d'un hiver très rude à Paris, gîte et couvert assurés en cet après-guerre où l'argent ne coulait pas à flots<sup>12</sup> et où les tickets de rationnement toujours en vigueur, mauvaises récoltes de l'été, crise aiguë du logement, marché noir et inflation galopante, grandes grèves organisées par la très-puissante CGT, affrontements entre forces naguère alliées dans la Résistance, etc.

### Au bord de la Chiffa

Ponge, Calet et leurs épouses séjournèrent ensemble à Sidi-Madani de la mi-novembre 1947 au mois de janvier 1948. De leur séjour en Afrique du nord, les deux hommes rapportèrent plusieurs textes ayant trait à l'Algérie. Ponge écrivit *Ma creative method*, *Pochades en prose* et *Le porte-plume d'Alger*, qui seront dès son retour incorporés dans *Le Grand recueil* (partie « Méthodes »)<sup>13</sup>. Calet de son côté commença un récit qu'il laissa inachevé et qui sans doute se serait intitulé *L'Algérie du bout des lèvres*<sup>14</sup>. Sur un ton à demi burlesque, il fut réduit au récit de la traversée en mer et des premiers moments de l'installation dans l'hôtel de grand confort où ils étaient hébergés. Un ton totalement étranger aux comptes rendus ordinaires des missions scientifiques ou universitaires. Calet prit aussi un grand nombre de notes au cours des excursions qu'organisait pour ses invités Charles Aguesse : Blida, le Ruisseau des singes : Médéa, les gorges de la Chiffa, le tombeau de le Chrétienne, Alger, les oasis, etc.<sup>15</sup> Plus tard en 1955, il écrivit pour la revue *Preuves*, un article nostalgique, *Déjà l'heure du souvenir*, qui évoquait le séjour près de la Chiffa. Le tout attendu de nombreuses années avant d'être publié<sup>16</sup>. Ce sont ces deux ensembles textuels, pongien et caletien, que nous analysons ici.

---

<sup>12</sup> Ponge avait dû se résoudre à vendre une partie de sa bibliothèque et les avances consenties par Gallimard pour ses livres à venir étaient insuffisantes à le faire vivre décemment. Calet de son côté était couvert de dettes ; la vente des nouvelles de *Trente à quarante* (1947) et la perspective fragile d'un prix littéraire lui donnaient peu de chance de pouvoir les rembourser.

<sup>13</sup> V. Francis Ponge, *Œuvres complètes*, vol. 1, sous la dir. de Bernard Beugnot, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1999, p. 513 et suivantes.

<sup>14</sup> V. « L'Algérie du bout des lèvres », in : Henri Calet, *Mes impressions d'Afrique*, Presses Universitaires de Lyon, édition établie et annotée par Michel P. Schmitt, 2019.

<sup>15</sup> On évoque trop peu souvent les potentialités touristiques de l'Algérie, connues pourtant depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. V. par exemple : Franck Laurent, *Le Voyage en Algérie ; Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale. 1830-1930*, coll. Bouquins, Robert Laffont, 2008. Voir aussi : Colette Zytnicki, *L'Algérie, terre de tourisme. Histoire d'un loisir colonial*, Vendémiaire, 2016.

<sup>16</sup> *Ibid.*

## Les écrans de l'imaginaire colonial

Nés respectivement en 1899 et 1904, Ponge et Calet appartiennent à une génération façonnée par la propagande coloniale, à travers les cartes postales, les photographies, les publicités, les bandes dessinées, les manuels scolaires de la III<sup>e</sup> République. Sans être dupes de cette imagerie, les deux hommes ne peuvent l'ignorer : malgré eux, ils sont victimes de la vision réductrice d'une terre perçue sous un aspect pittoresque, qui tranche avec la norme métropolitaine. Dans l'imaginaire collectif étaient nées les figures du Turco, du Zouave et du tirailleur. Le sergent Blandan, les figures du médecin, de l'instituteur et de l'ingénieur voulurent illustrer la mission colonisatrice de la France. L'ensemble se mêlait à l'orientalisme en vogue depuis les toiles d'Eugène Delacroix dans les années 1830. À quoi s'ajoutèrent les photographies de femmes indigènes voilées et dénudées à la fois, propres à éveiller les fantasmes du mâle occidental. Du côté de la littérature, le roman colonial, *surgeon naturel* du roman régionaliste, défendit pendant toute la Troisième République la France missionnaire, tout en goûtant au « merveilleux » indigène, afin de « révéler l'intimité des races et des âmes de colons et d'indigènes ». La chanson coloniale fut une mode très populaire jusqu'aux années 1940, sur des registres variés : braves indigènes au service de la patrie française, héros tombés contre les rebelles d'Abd-el-Kader, Antinéa la femme fatale du roman *L'Atlantide* (1919) de Pierre Benoît, comique troupier sur fond de racisme goguenard, etc. Ce bric-à-brac de clichés, partie intégrante de la culture populaire d'une époque, traverse confusément les textes soumis ici au regard critique, et sont accompagnés parfois d'une touche quelque peu ironique.

### Un même sujet, deux écritures

Chez Calet comme chez Ponge, l'écriture est prise dans la contradiction entre le désir de parler de soi et la tentative de rendre compte des mœurs et des paysages algériens parmi l'infini des formes et des couleurs du monde. Mais de façon très différente. La dominante narrative et la sécheresse (relative) de la prise de notes chez Calet diffère de la *creative method* de Ponge, qui construit le rendu pittoresque (« picturesque » pourrait-on dire) avec un emploi très surveillé d'adjectifs, de métaphores et de mots justes. Concurrence entre deux écritures ? Peut-être. Avec obstination, Ponge tente sur quatre pages de saisir la couleur de la Chiffa, « parce qu'il faut parler, il faut forcer la plume à rendre un peu... », « voilà bien l'exercice littéraire par excellence »<sup>17</sup>. Le ciel est « l'intérieur d'une moule (non d'une huître) », les formes sont « plates, comme de raquettes, de pochoirs », le paysage ressemble à des clés plates pour les mécaniques (bicyclettes) », « un haricot beurre (mûr) », la Chiffa et ses gorges sont tour à tour « un ruisseau de thé au lait », « un lait d'argile, une tisane de sable », un « boyau », un « chapelet ganglionnaire ». Pour sa part, Calet se contente de jouir du charme de la « chanson monotone, arabe » du cours d'eau, et tel « un voyeur » il passe « des heures à la regarder se contorsionner dans son lit en désordre ». Là où la méthode pongienne procède à une réification colorée du paysage en « paillassons » et « tapis » dans le « le bistre-grisâtre et le bleu-vert », Calet érotise la lente érosion d'« une végétation sauvage, courte, d'un vert sombre, serrée comme des cheveux crépus où l'on eût voulu passer la main ». Il trompe pour quelques heures la Seine bien aimée avec l'oued de la Chiffa, fasciné par la féminité

<sup>17</sup> *Pochades en prose*, op. cit., p. 551 (lettre du 23 décembre 1947).

sensuelle de sa topographie. Mais il reste, avoue-t-il, impuissant à capter un paysage de façon sensible et dénie aux mots la faculté de « rendre » un paysage. Contrairement à ce que Kermadec sait faire avec la peinture<sup>18</sup>. Vieux débat s'il en fut sur les pouvoirs et la hiérarchie des Beaux-arts. Cette carence se trouve justifiée par une « habitude paresseuse » de rejoindre « le parti de la majorité ». À l'opposé de la « rage » de Ponge, qui prend le parti des « choses » : une lutte acharnée entre les mots et les choses, qui ni les unes, ni les autres ne se laissent faire. Ce qui donne un résultat comme celui-ci, choisi parmi cent autres :

*Toutes les saisons sont ici mêlées. En quel mois sommes-nous ? Mars ? Avril ? Juin ? Novembre ? Nous sommes en décembre. Cela est signifié par les orangers verts à fruits d'or (rouge d'or), sur fond de prairie vert d'émail.*

*Vert et rouge mêlés produisant l'orange.*

*Très peu d'hiver à la dose, signifié par le très petit nombre d'arbres à feuilles caduques<sup>19</sup>.*

Calet quant à lui n'aime pas « être brusqué par les paysages grandioses ». Il préfère la note sèche, l'anecdote furtive, ou alors le propos lyrique, loin de la description naturaliste, comme il le fera dans *Déjà l'heure du souvenir*, qui se présente comme une synthèse des notes de *L'Algérie du bout des lèvres* et la subtile incorporation en soi d'une Algérie poétique :

*En écrivant ces pages, à l'heure du souvenir, je repense à Sidi-Madani, à la Chiffa, à la chrétienne, ce qui me donne le plaisir d'un contre voyage. Je tire l'Algérie à moi, je m'en couvre les épaules... Il fait bon.<sup>20</sup>*

Chez Ponge, l'Algérie devient un objet excitant parce que mystérieux et que le langage s'emploie à remplacer. Le sens en est changé, le pays(age) est devenu un ob-jet, c'est-à-dire ce qu'on met à distance de soi, un texte autonome en quelque sorte, débarrassé de son référent. Le poète en cela est fidèle à sa poétique générale : « dégoût des idées », goût de « la définition » et de « la description », construction du sujet « par la variété des choses », création par le texte d'une « œuvre d'art littéraire », refus de « s'expliquer » et *a fortiori* de se justifier sur ce qu'il fait. Les observations sont rassemblées en des développements verbaux parfaitement aboutis où se construit une réalité verbale singulière, un nouvel « objet », quand l'objet est absorbé par la mise en jeu du langage lui-même.

Bâtie à partir des mêmes référents, la transposition littéraire de l'expérience algérienne a donc donné naissance à deux ensembles totalement hétérogènes. Le récit amusé de *L'Algérie du bout des lèvres*, les commentaires à vif et le registre sentimental, s'opposent terme à terme à la « rage de l'expression » de *My creative method* et même aux notes semi-rédigées des *Pochades en prose*, qui déjà sont en miniature, des expérimentations linguistiques et littéraires.

<sup>18</sup> Eugène de Kermadec (1899-1976) rejoignit Sidi-Madani en janvier 1948. L'année suivante, il publia avec Ponge des notes et des lithographies aux Éditions de la galerie Louise Leiris. Kermadec réalisa aussi des pastels pour l'édition originale du *Verre d'eau* (v. Francis Ponge, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, pages 833 et 834).

<sup>19</sup> *Pochades en prose*, op. cit., p. 542.

<sup>20</sup> *Déjà l'heure du souvenir*, op. cit., p. 77.

## Esthétique, éthique et politique

Calet a pourtant fait des efforts pour se documenter. Il a regardé, sans doute avec humour, si les questions posées par l'Algérie colonisée pourraient s'éclairer à la lecture de Tite-Live, Ibn-Khaldûn ou Eugène Fromentin. Il tente une esquisse d'analyse politique, économique et sociale<sup>21</sup> en parcourant la presse algérienne. Mais il a quelque difficulté à rejoindre l'optimisme conventionnel d'une complémentarité des peuples et des civilisations, tel qu'il a cours autour de Charles Agyesse. Selon Calet, la politique d'assimilation, le recours à la force ou la démocratisation sont les trois visages d'un même fiasco. Plus il cherche à s'approcher des questions qui ne le concernent pas directement, plus il les trouve incompréhensibles et passablement ennuyeuses. Ponge, plus prudent et méthodiquement plus rigoureux, distingue clairement ses opinions<sup>22</sup> de son travail d'homme de lettres strictement attaché à décrire le spectacle que lui offrent la nature et une terre qu'il découvre. On ne saurait imaginer toutefois qu'il serait indifférent à toutes les questions qui ne toucheraient pas à la création littéraire ! Il suffit pour s'en convaincre de consulter les tomes de *Pour une vie de mon père*<sup>23</sup> composés par Armande Ponge. Et dans lesquels les questions politiques occupent une part non négligeable.

En Algérie, Calet acquiert la conviction d'être un véritable étranger, bien différent du Meursault qui avait assis la renommée de Camus cinq ans auparavant. Bon dessinateur, il a esquissé un croquis des contreforts de l'Atlas blidéen vus à travers la fenêtre de sa chambre d'hôtel<sup>24</sup>. Mais cette fenêtre est fermée ; à l'extrémité de ses jambes étendues, on voit sa main qui tient le crayon, la baie vitrée et les pantoufles dont il est chaussé... Lucide, il avoue qu'il ne pourra jamais rejoindre le peuple algérien sur des idées, des programmes politiques, des discours ordonnés. La sténographie des notes qui ne furent jamais mises en forme ou la rêverie nostalgique de *Déjà l'heure du souvenir* cherchent en fait à surmonter l'angoisse d'une double perte : perte de soi dans la collision avec une humanité étrangère, perte de l'autre qui échappe aux concepts occidentaux. Ainsi sa sensibilité le préserve-t-elle de l'effacement de soi qu'entraîneraient la tentation du reportage exotique ou les schémas préconçus à la gloire de « la plus grande France ». L'expérience amère de la dépossession s'en tient pour parler de l'Algérie à des « impressions », un mot banal apparemment, mais qui affirme la singularité irréductible de l'effet des choses (et non leur « parti-pris », selon le mot de Ponge) sur une subjectivité qui reste souveraine.

---

<sup>21</sup>Calet avait déjà amplement prouvé auparavant l'intérêt qu'il portait aux questions politiques. En 1947, il a encore sa carte de journaliste CGT. Son engagement libertaire auprès des réfugiés espagnols avant la guerre avait été très fort, et il avait dénoncé avec conviction les dérives de la victoire alliée en 1945 (v. *Contre l'oubli*, Grasset, 1956).

<sup>22</sup>Ponge a participé activement à la Résistance. Il reste en 1947 adhérent au Parti Communiste Français, même s'il s'en est quelque peu éloigné à cette époque. La discipline du militant impose d'accorder moins d'importance aux points de vue d'ordre privé qu'au respect des analyses officielles du parti sur les questions sociales et politiques.

<sup>23</sup>V. Armande Ponge, *Pour une vie de mon père*, plusieurs tomes, Classiques Garnier, depuis 2015.

<sup>24</sup>Le document est conservé dans le fonds Henri Calet de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, à la cote 9328. Il est reproduit dans *Mes impressions d'Afrique*, op. cit., p. 52.

## Méditations humanistes en pays d'accueil

Faut-il néanmoins considérer que les textes s'arrêtent là ? Qu'ils ne font qu'illustrer un discours de l'entre-soi d'esthètes indifférents au destin d'un peuple en souffrance ? Il est vrai que nul ne peut ignorer la situation de ce pays en tutelle et ses rébellions endémiques. Même si cette situation est moins tragique que deux ans et demi plus tôt, quand le soulèvement de la Kabylie s'était soldé par plusieurs milliers de morts ; même si elle est moins agitée que sept ans plus tard quand se déclencherà l'insurrection. Le pays est meurtri par des grèves à répétition, une scolarisation déficiente, un chômage très élevé, une menace constante de famine, une omniprésence des militaires envoyés de la métropole. Le mouvement nationaliste est vigoureux : l'*Alger républicain* du 13-14 juillet 1947 avait titré : « Quatorze juillet ! Mais les Algériens ont encore leur Bastille à prendre : le colonialisme ». Mais il faut à ce point de notre analyse s'attarder sur la figure déterminante du « Kabyle »<sup>25</sup>, présente chez les deux auteurs. Tout d'abord personnage déroutant hors des catégories habituelles, il devient très vite chez Calet une sorte de double. L'homme « penché sur sa terre » travaille, comme lui quand il écrit *Le Tout sur le tout*. Mais ce qui pourrait se transformer en une allégorie héroïque de l'Homme au travail, est compromis par une très symbolique faille dans le relief : la Chiffa. La réalisation du désir d'engager le dialogue avec ce paysan, « tranquillement, en buvant du thé à la menthe », est impossible. On retrouve dans les *Pochades en prose* de Ponge, la même scène de cet homme qui « a bien travaillé, vite et bien, à son œuvre de défrichage, utilisant les jours succédant aux pluies (car on arrache, on déracine alors plus aisément) ». Mais les considérations agronomiques évitent le vrai sujet, qui serait de comprendre l'homme et non ses techniques de travail.

Cette myopie apparente entraîne cependant et de façon paradoxale le respect des différences. Calet, qui conçoit son œuvre comme « un autoportrait jamais achevé »<sup>26</sup>, garde son quant à soi et pratique une distance salutaire ennemie des simulacres et des mensonges paternalistes qui masquent la brutalité des rapports de force. Ponge s'en tient à son travail de poète, nous l'avons dit. Les textes obligent alors à s'interroger sur la figure de l'intellectuel et sur ce qu'on a pu en attendre dans cet après-guerre où « l'engagement » politique de type sartrien était dans l'air du temps<sup>27</sup>.

## Position de l'intellectuel

Ponge et Calet refusent d'écrire un roman « nord-africain » et ne disent que très peu d'une culture qui n'est pas la leur. Le premier a aiguisé toujours davantage ses talents de sculpteur de mots justes en vue d'en faire la théorie de *My creative method* ; le second s'est immergé dans les souvenirs de son enfance parisienne et a rédigé son *Tout sur le tout*. Ponge a pris l'Algérie comme le terrain d'une expérimentation langagière, il sait qu'il pourra publier ses textes dès son retour à Paris chez Gallimard. Calet de son côté

---

<sup>25</sup>. Le « Kabyle » est le nom donné par le petit groupe de Sidi-Madani à un paysan qui défriche un bandeau de terrain sur le versant opposé de la hauteur sur laquelle se trouve la résidence, de l'autre côté de la Chiffa. Nombre de Kabyles (un nom donné aux Berbères présents au Maghreb avant la conquête arabe), sont arboriculteurs ou céréaliculteurs.

<sup>26</sup>« Déclaration » (1953), cité in : *Je ne sais écrire que ma vie*, édition Michel P. Schmitt, PUL, 2021.

<sup>27</sup>C'est d'ailleurs à cette époque que David Rousset (1912-1997) publie dans *Combat*, le journal auquel Calet a donné de très nombreux articles, un redoutable réquisitoire contre le colonialisme.

s'est assuré qu'il pourrait envoyer son livre au même éditeur<sup>28</sup> et se lancer dans la course aux prix littéraires. Finalement, ni l'un ni l'autre n'ont rendu de grands services à l'Algérie ou à ceux qui l'habitent. Ni leur sensibilité « de gauche »<sup>29</sup>, ni leurs positions résolument antifascistes n'ont pesé lourd dans une situation coloniale dont ils ne pouvaient ignorer la gravité à moins de trois ans des massacres de Sétif, Guelma et Kherrata. Mais globalement, ces rencontres furent peu fructueuses. Dès l'année suivante, Charles Aguessse se vit contraint la mort dans l'âme de ne pas donner suite à l'entreprise. La question du rôle politique et social des intellectuels face à la colonisation reste néanmoins posée. Elle reçoit ici une réponse, certes incomplète et discutable, mais qui refuse la cuistrerie des donneurs de leçons, le paternalisme suspect et le bavardage de commande.

## Conclusion

Tout est dans le rapport aux pouvoirs : par-delà la fracture des religions, des civilisations, des cultures et des institutions, par-delà les barrières de classe et la brutalité de l'Histoire, loin des échanges convenus entre puissance occupante et indigènes, c'est d'une communion désirée avec la terre des hommes qu'il s'agit. Les deux écrivains sont restés l'un et l'autre à leur place, et l'observation minutieuse de l'étrange étrange, la rêverie poétique ou le silence respectueux sont devenus les meilleurs garanties de la fraternité et de la paix. Des textes de Calet et de Ponge, l'Algérie sort inviolée. Imprévisible et charmeuse, elle reste une fascinante énigme.

## Références bibliographiques :

- Déjeux Jean, « Les Rencontres de Sidi-Madani (Algérie), janvier-mars 1948 », dans la Revue de l'Orient musulman et de la Méditerranée, n°20, 2e semestre 1975.
- Laurent Franck, *Le Voyage en Algérie ; Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale. 1830-1930*, Paris : Robert Laffont, 2008, coll. Bouquins,.
- Leiris Michel, *Journal 1922-1989*, édition établie, présentée et annotée par Jean Jamin, Paris : NRF Gallimard, 2003.
- Ponge Francis, *Œuvres complètes*, vol. 1, sous la dir. de Bernard Beugnot, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1999.
- Ponge Francis, *Pochades en prose, Méthodes*, Éditions Gallimard, 1961 ; Collection Idées, 1971.
- Schmitt Michel P. « L'Algérie du bout des lèvres », in : Henri Calet, *Mes impressions d'Afrique*, Lyon/ Presses Universitaires de Lyon, 2019.
- Henri Calet, *Je ne sais écrire que ma vie*, sous la dir. de Schmitt Michel P, Lyon : édition PUL, 2021.

---

<sup>28</sup> Ce qu'il fit dès qu'il fut arrivé au Maroc début janvier 1948.

<sup>29</sup> Le « jeune poète et conférencier » Kateb Yacine (il n'a pas vingt ans) organisa pour *Alger républicain* un entretien avec Henri Calet à la fin décembre 1947 (v. *Mes impressions d'Afrique*, op. cit., p. 134). Il se trompe en prenant son interlocuteur pour un intellectuel « engagé », au même titre que Malraux par exemple. Il s'appuie en fait sur l'image que Calet pouvait donner de lui à cette époque. Il portait pour quelques temps encore sa carte de journaliste CGT ; d'autre part, il avait soutenu activement les réfugiés espagnols avant la guerre, participé à la Résistance ou encore dénoncé à la Libération les dérives de la victoire alliée (V. *Contre l'oubli*, 1956).



- Xuereb Jean-Claude, « Albert Camus et les rencontres de Sidi-Madani », Bulletin de la Société des Études Camusiennes, n°57, janvier 2001.
- Zytnicki Colette, *L'Algérie, terre de tourisme. Histoire d'un loisir colonial*, Paris : Vendémiaire, 2016.

### **Bibliographie de l'auteur :**

**Pr. Michel P. Schmitt**

**Université Lumière – Lyon 2**

Professeur Michel P. Schmitt, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Cachan, agrégé de Lettres modernes, docteur ès-Lettres habilité à diriger des recherches, M. Schmitt a travaillé à l'INRP, aux IUFM de Versailles et de Lyon, à Paris III Sorbonne nouvelle. Élu Professeur des Universités à L'Université Lumière Lyon II en 1996, il est émérite depuis 2011. Il fut membre de nombreux jurys de concours d'état (ENS, CAPES, IEP de Paris, etc.). Régulièrement invité dans des universités algériennes (Oran, Constantine, Batna, Tlemcen) ou étrangères (Bagdad, Le Caire, Sanâa, Alep, Rabat, Oxford, Lodz, Bucarest), il a publié dans l'Encyclopædia Universalis, le Dictionnaire de la littérature (Bordas), chez Didier, Gallimard, l'Harmattan, Claire Paulhan, Les Cendres, Cedic, etc., ainsi que dans les revues Europe, Genesis, La Revue des revues, Roman 20/50.